

Marc-Alain Wolf, *Un garçon maladroit*, roman, Éditions Triptyque, 2012, 197 p.

Diane-Ischa Ross

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ross, D.-I. (2013). Compte rendu de [Marc-Alain Wolf, *Un garçon maladroit*, roman, Éditions Triptyque, 2012, 197 p.] *Moebius*, (138), 142–146.

MARC-ALAIN WOLF*Un garçon maladroit*, roman

Éditions Triptyque, 2012, 197 p.

Peut-être nous souviendrons-nous qu'il n'avait pas de nom, ce garçon qui refusait si fort le sien, qui eut préféré qu'on ne l'appelât pas, ni ses parents ni ceux de l'autre camp, et tous les autres à la fin. C'est un cousin de Bartleby qui demande au lecteur du cœur et du talent. Marc-Alain Wolf nous raconte l'histoire d'un adolescent autiste qui souffre d'incoordination motrice, qui ne saurait uriner sans que sa mère l'assiste, qui possède des capacités d'apprentissage, mémoire et logique, formidables, dont on se moque sévèrement à l'école et partout malgré qu'il épate et qu'il utilise en virtuose les ressources de l'ordinateur. Il a des fantasmes érotiques puissants et une imagination de veille qui fonctionne comme les rêves, décomposant et remixant les objets de son désir: il jouit réellement, halluciné. Ses parents sont vieux et bienveillants. L'histoire où le lecteur s'engage occupe quelques années dans la vie de Lucien Taurel, alias bien des noms codés; plus tard il tombera dans un temps immobile. Le récit progresse lentement, fors à accélérer vers la terrible fin. Le personnage affabule et ses fables mordent parfois sur la réalité – ses investissements en ligne qui rapportent, croirait-on, des profits réels – si bien qu'on se prend au jeu de départager le vrai du fou. Ce paranoïaque nous convainc, avec son extralucidité et sa logique ébouriffée.

Le plaisir auquel nous consentons doit beaucoup d'abord, il s'en affranchira, à l'imaginaire de réception. Malgré des ouvrages forts, pensons à *Kippour*, nous savons surtout de l'auteur qu'il est psychiatre et, l'analyse court-circuitant la médecine, nous convoquons Freud, Lacan, le divan et le fauteuil, l'aboutage des subconscious, et nous voici chacun en analyse, libérés du cinéma par des images faites de mots et d'éprouvés sauvages.

Ceci n'est pas une histoire de cas, malgré qu'on y trouve tard les notes d'un psychiatre qui nomme médicalement la souffrance et le talent du sujet. *Un garçon maladroit* est une histoire d'identité, l'histoire de la dévastation d'un moi fendu, envahi, dévasté par le chaos qui au début, le début de

l'histoire lue, angoisse à peine la victime. L'identité du lecteur en visite chez la psychose. Cette lecture est à risque parce que contagieuse. Beckett nous laisse désertés, Duras ahuris, Wolf dérangés par la compassion. L'écriture au «il», celle d'un narrateur omniscient qui observerait aussi bien les gestes du garçon que ses émotions naissantes, ses sécrétions et ses humeurs nous trouble comme si la formule s'inventait sous nos yeux, lourde d'un questionnement de fond: comment devine-t-il tout ça? Ce livre malmène le contrat courant de lecture. Le «il» est aussi insidieux que le «vous» de Butor. En moins de deux nous nous collons aussi bien au narrateur qu'au garçon devenu deux fois le sujet du roman: celui dont on parle et celui qui entraîne le texte. Le contrat usuel de lecture est subverti.

Ce grand garçon très Duduche nous accroche par sa bonté réflexe, son amour naïf de ses parents,

Quand il revenait de l'école, la tête remplie de vexations et le corps blessé, il oubliait tous ses soucis. Il leur cachait ses misères pour ne pas les inquiéter. [...] Quand il rêvait de devenir riche, les millions qu'il accumulait devaient d'abord servir à les rendre heureux, à les protéger du besoin, à leur offrir le superflu.

ses projets considérables: remplacer Dieu, nourrir la planète à coup de culture en pyramides, en réguler la population – un vaccin suffit –, abolir les guerres et pourquoi pas la mort, ou plus sagement ralentir le vieillissement. Il met en chantier ses projets, recrute un coordonnateur,

L'heureux élu s'appelait Frédéric Frédéric, un polyglotte de trente-six ans, célibataire et ambitieux. Aucune rencontre formelle n'était prévue avec lui. Tout devait s'écrire par courriel. Sa mission était simple: créer un réseau d'influence, une armée de l'ombre.

et bientôt des collègues à l'OTAN, l'ONU, AL-QAÏDA. Mais les pires et meilleurs amis sont intérieurs: la force qui l'occupe et fait de lui un pro de la spéculation boursière qui joue avec les cours comme les dauphins avec la vague et Sacha, sa petite voix qui porte le nom qu'il se donne à lui-même, consolatrice, maternelle et complice douée, voire pragmatique, de ses jeux. Mais les voix ne sont jamais assignées à demeure

à l'intériorité, jamais sages comme les dialogues qu'on invente à des personnages de fiction, non ; le je est si poreux, et elles si ductiles, élastiques, qu'elles l'encerclent bientôt, l'assiègent, l'étouffent l'effritent l'aplatissent, le phagocytent.

Le texte n'est jamais insensible cependant que des tableaux comme celui du gymnase où le professeur condamne le garçon incapable à grimper et rester dans l'échelle d'où il observe, humilié et indifférent, ses camarades qui s'affairent en tous sens, et de l'habillage, quand il revêt les habits de son père, sont dessinés à si larges traits qu'on regarde, délinquants, accrochés par un détail incongru, un dessin animé où nul ne souffrirait pour vrai.

La maladie du père, la fréquence des éjaculations, jamais nommées, le sperme conservé dans un bocal et avec lequel il se lave dans une idée de purification, la culpabilité qui survient, aggravent sa déconnection. Et malgré qu'il travaillât à la diffusion de l'ocytocine, l'hormone responsable du plaisir pris à la rencontre de l'autre :

Des ondes négatives lui traversaient le corps. Les voix se déchaînaient. Il interceptait leurs messages, devinait leurs intentions. Il percevait physiquement l'hostilité extérieure.

Le temps a passé, les enfants sont grands, sa maison devenue une forteresse, sa chambre une retraite bizarre.

Le bruit qu'il faisait, les coups qu'il donnait et recevait, ses crises de panique, les cris qu'il ne pouvait plus s'empêcher de lancer inquiétaient sa mère. La vieille dame n'osait plus intervenir.

Et la négativité l'assaillant et le saturant, il s'en prit à lui et s'en tira émasculé et borgne, soigné, diminué, interné dans un asile où il devint un prophète obèse avec disciple, celui-ci libéré portant son message, réunissant des alliés semblables à ceux du garçon naguère, et qui ressemblent à des passants, des speakers, leurs noms à des abréviations, des sigles.

Il fallait une écriture singulière pour que le garçon ne s'enfuit pas, pour que le sujet soit d'un commerce agréable, que le temps qui passe pour lui par bonds ou si peu ou par coulées sans à-coup accueille des faits, des personnages, comme des professeurs, une amoureuse-infirmière, un tortionnaire qui lui inspire de grands émois. La soumission rigoureuse à

la valeur et à l'effet des temps de verbe, une pudeur typique des enfants, un déport vers la fin du lexique clinique et l'art de construire un terrain commun avec un sujet animé d'une vie psychique turbulente qu'on retrouve chez Anzieu, chez Pontalis, chez Winnicott.

Il n'a pas encore de nom. Tout juste un maillot de bain. Il se déplace dans la piscine sans faire de vagues. Il fait tout pour ne pas se faire remarquer. Il fuit le regard et la compagnie des autres. À son arrivée, il a fait la file pour une cabine et s'est fait bousculer à plusieurs reprises. On lui a même volé son tour, mais il n'a pas bronché. Il s'est déshabillé aussi vite qu'il a pu, a enfilé son maillot de bain, a marché un moment tête baissée, à la recherche d'un morceau de gazon isolé. C'est un garçon terne et démodé. Il ne sait rien de la mode d'ailleurs, il ne s'y intéresse pas. Il a été élevé par des parents âgés. Il est un bon élève à l'école, brillant même dans son genre, capable d'émettre des opinions et de formuler des phrases que ses professeurs seraient bien en peine d'expliquer. Ses maîtres les plus attentifs ont su flairer le génie, mais il les décourage vite. Pour ne plus déclencher le rire ou l'agressivité de ses camarades, il se contente de répéter ce qu'il a lu dans les livres écrits par d'autres. Il est doué d'une mémoire phénoménale qu'il utilise avec économie.

Devant son écran, à l'abri de tout regard étranger, de toute présence humaine, il se sentait en sécurité. Rien ne pouvait troubler son face-à-face avec l'économie mondiale, cet univers de chiffres toujours changeant, cet empire, ce monstre de l'abstraction dont il fallait anticiper les repos et les crises. Garder son sang-froid, prévoir ce qu'il était possible de prévoir, mais sauter sur l'imprévu, en comprendre les causes et saisir les occasions, plus vite que les autres. [...] Une discipline à acquérir, une attitude à adopter, un art de vivre à cultiver. Un sport de combat, si on veut, mais à condition de le définir précisément, de le doser à point. [...] Ses parents s'inquiétaient en silence. Sa mère, en l'embrassant avant l'école, le suppliait de faire attention, de prendre soin de lui.

L'imparfait étoffe la durée et le personnage, riche non plus des seuls faits observables mais de ses projets, des recherches personnelles, des réalisations, et de l'amour dont il bénéficie. Il y a un savoir écrire qui répète ou souligne efficacement des traits décisifs du garçon. Sa méthode de résolution de tout et son lien à l'autre.

*Piétiner devant l'obstacle, c'était une autre de ses stratégies.
Ça marchait avec ses parents mais aussi avec les objets et les
chiffres. Tout ce qui posait problème devait être piétiné.
[...] Continuer l'œuvre de réparation. S'entêter. S'entêter
encore. Piétiner. Prier en piétinant.
Valérie restait sa muse. Il était prêt à la suivre au bout du
monde mais pas encore à lui faire confiance.*

*Un garçon maladroit propose au lecteur de recueillir un
personnage au moi labile, de mettre, en les pensant avec
compétence, de la liaison, du sens dans une vie qu'ils désertent,
vaincus par la pulsion de mort.*

Diane-Ischa Ross